Palat. LII 1697
11619

ÉSOPE,

CHEZ XANTUS,

COMEDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par le Citoyen MARTIGNAC.

Représentée, pour la première fois, à Paris, au Théâtre du Vaudeville, le 4 Ventose an 9.

A PARIS,

Au Magasin de pièces de Théâtres, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 44, en face de l'Eglise.

An IX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ESOPE, Phrygien,	*Les Cns Carpentier.*
XANTUS, Professeur,	*Hypolite.*
XANTIPPE, sa femme,	*Mde Bodin.*
LESBIA, leur fille,	*Mde Henri.*
CLITOPHON, amant de Lesbia,	*Albert.*
MARSÈS, jardinier,	*Lenoble.*
ELÈVES,	
ESCLAVES.	

La Scène est à Samos, chez le Philosophe Xantus.

APOLOGUE D'ANNONCE.

PRAXITELLE était mort. Les Grecs dans la douleur
Regrettaient que, pendant sa vie,
Le ciseau d'un savant Sculpteur
N'eût point gravé son image chérie.
Enflâmé d'une noble ardeur,
Encor tout plein de cette image,
Un jeune homme entreprit l'ouvrage
Sans autre guide que son cœur.
Il retraça les traits de Praxitelle :
Et quoique ce faible portrait
Fût peu digne de son modèle,
Le peuple Grec fut satisfait
Et lui sut bon gré de son zèle.

Si vous voulez aider l'auteur
A faire de sa fable une histoire réelle ;
Laissez-le se charger du rôle du Sculpteur,
Esope sera Praxitelle.
Quant à ces Grecs bons, indulgens,
Qui, même au défaut des talens,
Savent gré de la bonne envie,
Prenez leur rôle quelque tems,
Car c'est à vous qu'il le confie.

Cet Apologue n'ayant pas pu être dit à la première représentation, l'auteur y substitua le couplet d'annonce suivant :

AIR *d'Arlequin Afficheur.*

Esope parut à la cour,
Et de là s'en vint à la ville ;
Il vient chez Xantus en ce jour,
Le trajet est plus dificile.

S'il s'égarait, pardonnez-lui,
Car notre voyageur timide,
Dans son voyage d'aujourd'hui,
N'a pas Boursault pour guide.

ÉSOPE
CHEZ XANTUS,
VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

XANTIPPE, LESBIA.

XANTIPPE.

NON, Lesbia, jamais je ne souffrirai que la fille de la plus riche héritière de Samos et du premier philosophe de la Grèce, devienne l'épouse d'un homme sans fortune, sans érudition, d'un simple élève de son père.

LESBIA.

Ces considérations-là peuvent-elles être de quelque poids, pour l'épouse du premier philosophe de la Grèce. J'ai mieux profité que vous des leçons de Xantus.

(N°. 1.) AIR : *On compterait les Diamans.*

Moi qui gravai dans mon esprit
Les grands principes de mon père,
Je le sens, la raison me dit
Que je fais ce que je dois faire.
Je suis en tout point les avis
Que nous a dicté sa sagesse.
Mon choix vous prouve mon mépris
Pour le rang et pour la richesse.

XANTIPPE.

Puisque le défaut de fortune ne vous suffit pas et qu'il faut vous rendre compte des motifs, je vous dirai que le peu de savoir, d'éloquence de votre protégé, rendent votre union impossible.

LESBIA.

Ah ! madame, vous ne l'avez pas entendu comme moi. Il est des momens où le disciple semble surpasser le maître : par exemple,

(N°. 2.) AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Déjà, dès l'âge le plus tendre,
A ses disciples chaque jour
J'entends Xantus, sans le comprendre,
Dire ce que c'est que l'amour ;
Malgré son éloquence extrême,
Le maître n'en vint pas à bout. ..
L'élève n'eut qu'à dire : J'AIME,
Et ce mot seul m'expliqua tout.

XANTIPPE.

Ce raisonnement peut plaire à Xantus, auprès de qui tout ce qui est argument, réussit ; mais à mon égard, je ne vous conseille pas de vous servir de pareilles raisons.

LESBIA.

Clitophon aurait, je l'avoue, peu de titres à votre reconnaissance, si je ne lui avais que cette obligation, mais il m'a rendu meilleure en me rendant sensible ; il m'a donné une piété plus fervente que toutes les savantes démonstrations de mon père.

XANTIPPE.

Et comment s'y est-il pris, mademoiselle ?

LESBIA.

Bien simplement :

(Nº. 3.) AIR : *Vaudeville de Chaulieu.*

Embrasé des feux du génie,
Xantus, prêchant la piété,
Nous a peint avec énergie
L'amour de la Divinité.
Clitophon sans art, sans image,
Frappe mieux mes sens et mon cœur;
En me faisant chérir l'ouvrage,
Il me fait adorer l'auteur.

XANTIPP

A merveille ! votre père sera bien récompensé de la belle idée qu'il a eue de vous faire assister à ses leçons de logique ; il sera charmé, sur-tout, des leçons que son élève se charge de donner à sa fille et de la soumission qu'il lui inspire pour ses volontés.

LESBIA.

Mais madame, mon père voudra bien remarquer que depuis que je connais Clitophon, j'ai toujours montré plus de docilité, plus d'obéissance qu'auparavant.

XANTIPPE.

C'est ce que vous voudrez bien lui prouver à lui-même ; tenez le voici qui rentre.

SCÈNE II.

XANTUS, XANTIPPE, LESBIA.

XANTIPPE.

VENEZ, Xantus, m'aider à féliciter votre fille sur son respect pour les ordres de sa mère et les vôtres.

XANTUS.

De quoi s'agit-il, Lesbia ? de quoi se plaint Xantippe?

LESBIA.

D'une chose que je ne suis plus la maîtresse d'empêcher, seigneur ; de mon amour pour Clitophon.

XANTUS.

Ne vous ai-je pas dit que cette union ne pouvait se faire? J'aime Clitophon, je l'avoue; mais la fille de Xantus.....

XANTIPPE.

Et de Xantippe,

XANTUS.

Ne peut appartenir à un jeune homme sans fortune et sans réputation ; et de plus, je ne vous cache point que je suis mécontent de lui. Lorsqu'il arriva d'*Amorium* pour étudier sous moi, il était appliqué, attentif; et maintenant il l'est beaucoup moins. D'ailleurs, la hardiesse qu'il a de vous engager à me désobéir, me fait perdre beaucoup de ma prévention en sa faveur.

XANTIPPE.

Comment! mais Lesbia est prête à vous prouver, par un très-beau raisonnement, j'imagine, qu'elle n'a jamais été si soumise et si docile que depuis qu'elle l'écoute.

XANTUS.

Un raisonnement? Dites, mon enfant, dites. Vous raisonnez donc, ma Lesbia ? Vous profitez des leçons de votre père, c'est fort bien; dites.

LESBIA.

Mon père.....

(*Xantippe fait un mouvement d'impatience.*)

XANTUS.

(N° 4.) AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

Xantippe, laissez librement
Raisonner notre chère fille ;
En prononçant un argument
Elle est mille fois plus gentille.

XANTIPPE.

Faire ainsi raisonner, seigneur,
Un enfant déjà peu traitable,
C'est le rendre plus raisonneur,
Sans le rendre plus raisonnable.

XANTUS.

Rapportez-vous-en à moi pour rectifier ses idées. Parlez, Lesbia.

LESBIA.

Eh bien, vous allez voir si j'ai tort.

(N°. 5) AIR : *Vaudeville de oui et non.*

A vos séances tous les jours
Je manquais par quelque finesse,
Vous m'accusiez aussi toujours
De négligence et de paresse.
Vos prières et vos raisons
Eprouvaient de la résistance,
Depuis qu'il vient à vos leçons
Je n'ai plus manqué de séance.

XANTUS.

Fort bien, fort bien. Votre principe est bien un peu faux, mais ce sont d'excellentes dispositions pour la philosophie. Cependant, faites-moi le plaisir de ne plus parler de ce mariage, et rapportez-vous-en à moi pour le choix d'un époux.

XANTIPPE.

Oui, votre père s'y connaît,

XANTUS.

Sans doute; mais parlons d'autre chose. C'est le meilleur moyen de se distraire.

(N°. 6.) AIR: *du Chapitre second.*

L'esprit a bien plus d'un ressort
Qui sert à bien plus d'un ouvrage;
Quand l'un agit avec effort,
On en met un autre en usage.

LESBIA.

Mais le cœur est bien différent:
S'il souffre, rien ne le délasse,
Alors qu'il n'a qu'un sentiment
Qui remplit seul toute la place.

XANTUS.

C'est assez, Lesbia; songez à ce que je vous ai dit. Xantippe, je me suis acquitté de votre commission au-delà de votre espérance et de la mienne.

XANTIPPE.

Avez-vous enfin fait achat d'un esclave que je vous demande depuis si long-temps?

XANTUS.

Précisément. Mais si vous avez eu des reproches à me faire pour les retards, j'espère n'avoir que des remerciemens sur le choix.

XANTIPPE.

Est-il donc si merveilleux, et serait-il bien possible qu'une fois dans la vie, vous eussiez fait quelque chose de bien pour moi?

XANTUS.

Ah! vous serez vous-même étonnée. C'est vraiment un homme rare. Ma chère Xantippe, tu ne t'attendais pas, je t'assure, à cette galanterie de ma part.

XANTIPPE.

Mais où donc est-il ce prodige de perfection, ce phénix ?

XANTUS.

Il est là qui attend tes ordres. Mais pour ne pas te frapper trop vivement, je crois qu'il faut te préparer un peu en te faisant son portrait.

(N°. 7.) AIR : *Nous nous marierons Dimanche.*

Peins toi trait pour trait
L'homme le mieux fait
Qui soit dans la Grèce entière ;
Le corps élancé,
Bien droit, bien placé,
La démarche noble et fière ;
Des cheveux blonds
Tombant en ronds
Par terre ;
Deux jolis yeux
Bien grands, bien bleus ;
Ma chère,
Puis de ce portrait,
Quand tu l'auras fait....
Figure-toi le contraire.

Approche, Esope, qu'on t'admire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ESOPE.

XANTUS.

LE voilà!

XANTIPPE.

Quelle horreur! grands dieux!

LESBIA, *riant.*

Oh ! la plaisante figure !

XANTIPPE.

En vérité, ceci passe la raillerie. Je vous ferai voir qu'on ne se joue pas ainsi d'une femme comme moi.

(N°. 8.) AIR *des Tremblеurs.*

C'est trop loin pousser l'audace,
Et je vous le dis en face,
Depuis long-temps je suis lasse
Et me plains avec raison :
Je ne fais plus nulle grace,
Je quitte aujourd'hui la place,
Ou j'exige qu'on le chasse
Dans l'instant de ma maison.

XANTUS.

Appaisez-vous, Xantippe ; je le renverrai si vous voulez.

XANTIPPE.

Certainement, je le veux.

ESOPE.

Vous avez tort. Vous êtes mère de famille, je pourrais vous être plus utile qu'un autre.

(N°. 9.) AIR *des Bossus.*

Depuis long-tems, quand ils font les méchans,
Des loups, des ours on fait peur aux enfans ;
Mais quand on a quelque lutin chez soi
A qui le loup ne cause plus d'effroi,
Pour l'effrayer, on lui parle de moi.

LESBIA.

Oh ! la plaisante créature !

XANTIPPE.

M'amener un pareil monstre !

ESOPE.

Fâchez-vous bien ; et vous, riez de tout votre cœur. Mais quand vous vous serez bien fâchée, vous vous en lasserez, et vous ne vous fâcherez plus ; et vous, quand vous aurez bien ri, vous finirez par ne plus rire, et cependant je n'aurai pas cessé d'être laid. D'ailleurs, écoutez cet apologue.

LESBIA.

Voyons, voyons.

XANTUS.

Parle, je t'écoute.

XANTIPPE.

Vous êtes bien le maître d'écouter cet impertinent esclave. Pour moi, je me retire dans mon appartement, et je n'en sors pas qu'il n'ait quitté ma maison.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ESOPE, XANTUS, LESBIA.

XANTUS.

Ne crains rien, je l'appaiserai.

ESOPE.

Tant mieux pour vous.

LESBIA.

Voyons ton apologue.

ESOPE.

Un jour, sur la place publique
Où le grand marché se tenait,
Un jeune esclave marchandait
Un melon d'une espèce unique,
Jaune comme un beau citron,
Bien allongé, bien fait, bien rond,
D'une grosseur démesurée,
Chaque côte bien séparée;
Bref, c'était le plus beau melon
Que l'on eût vu dans la contrée
Depuis plus d'un siècle, dit-on.
Fier de porter à sa maîtresse
Le roi des fruits,
Notre esclave enchanté s'empresse
De faire prix.
Ensuite, au fond de la boutique,
Il va, pour la gent domestique,
Parmi tous, choisir le plus laid.
Il en prend un bossu, difforme,
Galeux, raboteux, contrefait,
Et couvert d'une peau conforme
A la forme,
De l'autre, un contraste parfait.
Marché conclu, notre esclave au plus vîte
Revient au logis du patron.
Chacun admire le melon,
Et pour le manger on invite
Tous les amis de la maison.
Or, quand la table fut servie,
Et le monde autour rassemblé,
Le melon en tranche étalé,
Se transporte en cérémonie.
Eh bien! ce beau fruit si vanté,
Si cher, si bien fait, si fêté,
Fut trouvé par la compagnie,
Bien prévenue en sa faveur,
Sans goût, sans parfum, sans saveur.
Et l'objet de la raillerie,
Que, par pure plaisanterie,
Le maître avait fait apporter,
Et qu'on s'avisa de goûter,
Se trouva doux, mûr, agréable,
Et fit les honneurs de la table.

LESBIA.

Fort bien, fort bien; mais sais-tu qu'il est très-à-propos ton apologue?

XANTUS.

Comment donc! je suis tout étonné de tout ce que j'entends! Qui diable se serait douté qu'il y avait quelque chose de bon là-dedans!

ESOPE.

C'est précisément ce que dit l'esclave, lorsqu'il vit que l'intérieur de son vilain melon valait mieux que celui de l'autre. Cela ne m'étonne pas de la part d'un homme sans expérience, qui juge sur ce qu'il voit d'abord et ne va pas plus avant; mais vous,

(N°. 10.) AIR: *Femmes voulez-vous éprouver.*

Pourquoi penser que rien de beau
Ne peut sortir d'un corps informe,
Le coloris de ce manteau
Provient d'un insecte difforme;
La perle qui pare ce front,
Vient d'une chétive coquille;
Souvent le plus beau papillon
Sort de la plus laide chenille.

XANTUS.

Qu'en dis-tu, Lesbia?

LESBIA.

Je dis que je ne le trouve plus si laid, et qu'il me semble qu'il commence lui-même à devenir un peu papillon.

XANTUS.

Il est bien dommage que Xantippe ne l'ait point entendu; je gage que ce dernier raisonnement l'aurait raccommodée avec Esope, malgré sa grande colère.

ESOPE.

Non, ce n'était point contre mon esprit qu'elle était si furieuse, puisque je n'avais pas encore parlé; c'est contre ma figure, et regardez-moi bien : elle n'a pas changé, je suis toujours aussi laid que tout-à-l'heure.

XANTUS.

C'est vrai, tu n'es pas beau; mais enfin, je l'engagerai à t'écouter les yeux fermés. D'ailleurs, comme tu parais avoir l'esprit juste, je consentirai peut-être à t'admettre à mes leçons, et sous un maître tel que moi, avec des dispositions, tu feras quelque chose; je vais plaider ta cause auprès de Xantippe.

ESOPE.

Attendez que sa fureur soit passée; autrement, ce serait peine perdue. La colère est comme la surdité, toutes les deux empêchent également d'entendre.

XANTUS.

Sois tranquille; Xantus n'a besoin de conseil ni sur l'une, ni sur l'autre maladie : il connaît également le cœur et le corps humain.

SCENE V.

ÉSOPE, LESBIA.

ESOPE.

Vous connaissez votre mère; croyez-vous qu'il obtienne d'elle, pour moi, la faveur de rester près de vous?

LESBIA.

LESBIA.

Je n'oserais pas te le promettre ; cependant je l'espère. Je dis je l'espère, car je commence à le desirer ; je voudrais que tu restasses avec nous ; tu me ferais rire aumoins. Hélas ! depuis quelque tems j'ai tant de chagrin ! j'ai bien besoin de quelqu'un qui me fasse rire.

ESOPE.

Vous avez du chagrin ? tant mieux.

LESBIA.

Comment ! tant mieux ?

ESOPE.

Oui, vous n'en sentirez que plus vivement le bonheur qui le suivra sans doute.

(N°. 11.) AIR : *Un jour il est agriculteur.* (de M. Guillaume.)

Pour apprécier les beaux jours,
Il faut avoir vu des jours sombres;
Pour faire admirer ses contours,
Un tableau doit avoir des ombres.
Flore, dans son brillant jardin,
Orné de fleurs à peine écloses,
Sème artistement de sa main,
Quelques soucis parmi les roses.

J'espère que vous ne cueillerez bientôt plus que les dernières, tandis que moi, malheureux ! je ne puis connaître que les premières.

LESBIA.

Tu as donc aussi des peines, pauvre homme !

ESOPE.

Oh oui ! elles sont de nature à durer peut-être toute la vie. Mes chaînes me pèsent, la servitude me désespère. Mon esprit que la nature forma libre, s'indigne

des entraves que ma position met à son essor. Sans ce fond inépuisable de gaieté que je reçus en partage, je maudirais et la vie et les hommes qui me la feraient détester, si, comme disait le bucheron, *il ne valait pas mieux souffrir que mourir.*

LESBIA.

Je te plains de tout mon cœur, et d'autant plus sincérement qu'il y a dans nos positions actuelles beaucoup de rapport.

ESOPE.

Du rapport dans nos positions!

LESBIA.

Oui, beaucoup.

(Nº 12.) AIR : *Comment goûter quelque repos.*

Le sort entre nous est égal,
Et nous souffrons les mêmes peines;
Je languis aussi dans les chaînes,
Esope, je connais ton mal;
Mais tu te plains de l'esclavage,
Tes liens font ton désespoir,
Et je souffre de ne pouvoir
Resserrer les miens davantage.

ESOPE.

Je conçois beaucoup mieux la différence, que la ressemblance; celle-ci n'existe, je crois, que dans ce point, c'est que notre sort à tous deux, dépend à présent de la même personne; car je devine qu'il s'agit de quelque union bien desirée à laquelle votre père refuse de consentir.

LESBIA.

Tu ne devines que trop juste; et je crains bien que tu ne réussisses pas davantage à obtenir de lui ta liberté. Mais mon père est-il donc ton premier maître?

ESOPE.

Non. J'ai déjà été esclave à *Ammorium*; et j'aurais été affranchi par les soins d'un brave jeune-homme fils de mon patron...

LESBIA.

A Ammorium ?....

ESOPE.

Oui ; mon protecteur a été obligé de quitter la maison paternelle, pour aller étudier sous un prétendu philosophe, de cette ville, ce me semble.

LESBIA.

De Samos ?

ESOPE.

Je le crois. J'ai été vendu aussitôt après à un marchand d'esclaves, malgré la recommandation contraire qu'avait faite avant son départ le jeune Clitophon.

LESBIA.

Clitophon, dis-tu ?

ESOPE.

(N°. 13.) AIR : *Le comédie est un miroir.*

C'est le nom de mon bienfaiteur.

LESBIA.

C'est celui de l'amant que j'aime !

ESOPE.

Il voulut faire mon bonheur.

LESBIA.

Il veut faire le mien de même.

ESOPE.

Son nom que je dis chaque jour...

LESBIA.

Dans nos cœurs est gravé d'avance,
Chez moi par la main de l'amour...

ESOPE.

Chez moi par la reconnaissance !

Comment, vous connaissez Clitophon ! C'est lui que vous aimez ! Je le verrai donc ici ?

LESBIA.

Tout-à-l'heure. Je suis même étonnée qu'il n'y soit pas encore.

SCÈNE VI.

CLITOPHON, LESBIA, ESOPE.

CLITOPHON.

LA SÉANCE ne commence que dans deux heures, mais je suis venu plutôt pour..... Esope ici !

ESOPE.

Oui, seigneur.

CLITOPHON.

(N°. 14.) AIR : *Comme toi cela me chagrine* (M. Guillaume.)

Enfin, cédant à ma prière,
Mon père a donc rempli mes vœux !

ESOPE.

Malgré lui-même, votre père

M'a rendu bien moins malheureux.
Je portais mes fers avec peine,
Mais aujourd'hui je les chéris,
Heureux ceux que le sort enchaîne
Aux lieux qu'habitent leurs amis!

CLITOPHON.

Quoi! tu es encore esclave? et de qui?

LESBIA.

De mon père.

CLITOPHON.

Ah! Lesbia! je vous recommande Esope. Ayez pour lui tous les égards possibles, jusqu'à ce que nous puissions obtenir sa liberté. Il ne prévient pas en sa faveur; mais il fait le contraire de beaucoup d'autres; il tient plus qu'il ne promet.

(N°. 15.) *Cet arbre apporté de Provence.*

C'est un mélange de merveilles
Composé d'étrange façon;
De Midas il a les oreilles
Avec tout le goût d'Apollon;
Un immortel, une déesse,
L'ont formé de leur docte main;
De Minerve il a la sagesse,
Avec la forme de Vulcain.

ESOPE.

Oui, avec cette différence que Vulcain est beaucoup moins laid et Minerve beaucoup plus sage; que Vulcain fabrique les fers et que je les porte, et que Minerve est respectée de chacun, tandis que chacun se moque de moi.

LESBIA.

Oh! tu sais bien que je ne suis plus de ce nombre!

j'avoue que j'ai ri de bon cœur quand je t'ai vu, mais je te demande sincèrement pardon.

ESOPE.

Ah ! soyez tranquille ! le moral d'Esope aurait trop à faire, s'il voulait se mêler des mauvaises plaisanteries faites sur son physique ! cela ne m'empêchera pas de vous servir dans vos amours, si je le puis. (*à Clitophon.*) Car je connais déjà vos liaisons, et vous savez combien je serais heureux, si je pouvais vous être utile.

CLITOPHON.

Hélas ! avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas trop ce que tu pourrais faire pour nous.

ÉSOPE.

Ni moi non plus ; mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Il n'est pas de petit animal qui, dans l'occasion, ne puisse être bon à quelque chose. Quels sont les motifs du refus de Xantus ?

LESBIA.

Clitophon te le dira. Pour moi, je crains que ma mère ne revienne, et je retourne auprès d'elle. Travaille pour toi et pour nous.

SCÈNE VII.

ESOPE, CLITOPHON.

ÉSOPE.

Je vous félicite d'être aimé de cette intéressante enfant. Elle a tout ce qu'il faut pour rendre heureux l'homme qui possédera à-la-fois son cœur et sa main.

CLITOPHON.

Ah! je le sens bien! Mais dans la crainte où je suis de ne pas obtenir l'une, la possession de l'autre ne me rend que plus à plaindre.

(N°. 16.) AIR *de gentil Bernard.*

Aimer avec amour extrême
Sans faire partager ses feux,
Aimer sans être aimé de même,
C'est sans doute un tourment affreux.
Mais, cher à celle qu'on adore,
La perdre au moment d'être heureux,
C'est un mal plus cruel encore,
Puisqu'alors on souffre pour deux.

ESOPE.

Mais pourquoi désespérer ainsi? Y a-t-il donc des obstacles si terribles à cette union?

CLITOPHON.

Deux, bien difficiles à surmonter! l'avarice et l'amour-propre.

ESOPE.

C'est bien quelque chose! mais il faut savoir tourner à son profit ce qui semble le plus fait pour nous nuire. Je connais déjà les deux faibles de mon nouveau patron. Il m'a donné, en m'achetant, une preuve de son avarice, car il ne m'a pris que parce qu'on m'a laissé pour soixante oboles.

CLITOPHON.

C'est un trait de sa logique.

ESOPE.

Quant à son amour-propre, son premier mot en a été un échantillon. Il m'a demandé ce que je savais. Je lui ai répondu, rien. Eh bien! a-t-il répliqué, en s'a-

dressant au marchand, je le prends, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de voir un contraste parfait. Le marchand qui s'était d'abord fâché de ma réponse, m'en a remercié après. Je sais mieux votre métier que vous, lui ai-je dit :

(N°. 17.) *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Un bon marchand doit avec art
Choisir le goût de sa pratique ;
Il offre un muet au bavard,
Un nouvelliste au politique ;
A la dévote un bon croyant,
Un lunatique à l'astronome,
Au faux savant un ignorant...
Un honnête homme à l'honnête homme !

CLITOPHON.

Tu as raison.

ESOPE.

Je le crois. Mais revenons à nos affaires ; je dis nos affaires, car je veux qu'elles marchent ensemble, et que le jour de votre bonheur soit celui de ma liberté.

CLITOPHON.

Plût aux dieux que ce fût bientôt !

ESOPE.

Espérez en attendant. L'espérance est la déesse la plus bienfaisante et qui abandonne le moins les malheureux.

(N°. 18.) AIR *du Jockey.*

Cette divinité sensible,
Sait ôter à l'être souffrant,
Par l'image d'un bien possible,
Le sentiment d'un mal présent.
Elle sait, sage, autant qu'humaine,
Avec la lime du desir,
Emousser les traits de la peine,
Aiguiser les traits du plaisir.

CLITOPHON.

C'est une triste ressource !

ESOPE.

Au reste, Xantus va venir m'apporter mon arrêt ; faites une nouvelle tentative.

SCENE VIII.

LES MÊMES, XANTUS, XANTIPPE.

XANTUS.

ESOPE, je viens t'annoncer que tu resteras avec nous ; Xantippe s'est rendue à mes raisons et consent à te garder ici.

XANTIPPE.

Oui, tu resteras ; mais souviens-toi bien que j'exige la plus parfaite obéissance, et que je te dispense dorénavant de tes phrases et de tes fables ; à ce prix, je veux bien surmonter ma répugnance à ton égard.

ESOPE.

Que ne me renvoyez-vous plutôt ? nous y gagnerions tous les deux.

XANTIPPE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ESOPE.

Oui, nous y gagnerions ; vous, le plaisir de ne plus avoir devant vos yeux un objet désagréable ; moi, celui de ne plus vous en offrir.

XANTIPPE.

A la bonne heure! vous ici, Clitophon?

XANTUS.

Ah! ah! et qui vous amène de si bonne heure?

CLITOPHON.

Je viens, seigneur, pour la leçon.

XANTIPPE.

Quelle exactitude! la leçon ne commencera pas avant deux heures.

XANTUS.

En effet, jamais je ne vous vis si empressé.

CLITOPHON.

C'est que jamais je n'eus un si ardent desir de m'instruire.

XANTIPPE.

Croyez-vous de bonne foi que l'on soit votre dupe, et que l'on ne connaisse pas bien les motifs de ce beau zèle?

CLITOPHON.

Madame!.....

XANTUS.

Nous savons tout. Vous ne pensez pas apparemment que je donne ma fille à un homme aussi superficiel que vous.

CLITOPHON.

Ah! seigneur! croyez que si je n'acquiers pas des connaissances plus profondes, ce n'est pas faute de bonne volonté! c'est l'idée même qu'il serait possible que j'obtinsse la main de l'aimable Lesbia, qui me fait oublier les moyens d'y parvenir.

(N° 19.) AIR *nouveau.*

Je sens qu'un aussi grand honneur
N'est pas fait pour un faible élève;
Je sens qu'au niveau de mon cœur,
Il faut que mon esprit s'élève;
Mais malgré mon guide éclairé,
Dans l'instant même où je l'écoute,
Je fixe le but desiré,
Et je m'égare dans la route.

XANTUS.

Eh bien, vous n'aurez plus cet inconvénient-là; car, à dater d'aujourd'hui, Lesbia n'assistera plus à mes leçons.

XANTIPPE.

Ni à celles que vous prenez la peine de lui donner vous-même; car je viens de lui défendre expressément de s'arrêter un instant avec vous, et j'espère que vous ne lui avez pas encore enseigné la désobéissance à sa mère.

CLITOPHON.

Madame!

XANTIPPE.

Oh! vous en êtes bien capable! Un jeune homme qui a l'audace d'aimer une fille sans l'aveu de sa mère, est capable de tout.

CLITOPHON.

Madame!

XANTIPPE.

Je sais à quoi m'en tenir; j'ai assisté aux séances de philosophie, et j'ai toujours vu qu'au lieu d'écouter votre maître, vous passiez tout le tems à regarder sa fille d'une manière indécente.

XANTUS.

Cela est vrai, et cependant:

(N°. 20.) AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Je ne demande pas sans doute,
Un sacrifice trop coûteux,
En exigeant que l'on m'écoute,
Quand j'enseigne l'art d'être heureux.

ESOPE.

Mais de votre doctrine même
Clitophon profite bien mieux,
Si regardant celle qu'il aime,
Il lit son bonheur dans ses yeux.

XANTIPPE.

De quoi vous mêlez-vous, impertinent esclave? vous mériteriez que je vous fisse traiter de manière à vous empêcher d'oublier dorénavant le respect que vous me devez. (*à Clitophon.*) C'est aussi apparemment un de vos ouvrages. Vous allez bientôt soulever nos esclaves contre nous.

CLITOPHON.

Madame!

XANTUS.

Modérez-vous, Xantippe!

XANTIPPE.

Non, je ne veux pas me modérer, et je trouve fort extraordinaire que vous l'exigiez!

(N°. 21.) AIR : *Tarare pompon.*

Je ne souffrirai pas
Qu'on m'impose silence,
Et de sa complaisance
Enfin mon cœur est las!
Pour paraître le maître
Vous faites vos efforts,
Eh bien! vous pouvez l'être!
Je sors.

ESOPE, *à part.*

Peut-on vouloir être maître des autres, quand on ne l'est pas de soi-même.

XANTUS, *allant à la porte.*

Allez, ma chère Xantippe, appaisez-vous, et songez que l'épouse d'un philosophe ne doit jamais perdre son sang-froid.

CLITOPHON, *à Esope.*

Tu vois !

ESOPE.

Sortez un instant, et laissez-moi faire.

SCÈNE XI.

ESOPE, XANTUS.

XANTUS.

Eh bien, Esope, tu vois que je suis le maître, et que, malgré la grande prévention de Xantippe, je suis parvenu à lui persuader de te garder.

ESOPE.

Je voudrais bien avoir la même éloquence, et vous faire consentir aussi à l'union de ces deux jeunes gens, qui m'intéressent déjà plus que je ne le puis dire.

XANTUS.

Peste ! maître Esope, comme vous y allez ! Il n'y a pas deux heures que vous êtes chez moi, et vous vous mêlez déjà des affaires de ma famille ?

ESOPE.

Je ne vous parlerais pas en faveur de cette union, si je ne connaissais assez le jeune Clitophon pour savoir qu'il doit rendre votre fille heureuse.

XANTUS.

Oui, Lesbia m'a dit que tu as servi son père. Elle m'a même assuré que tu passes à *Ammorium* pour un sage.

ESOPE.

N'ayant jamais été maître de mes actions, je n'ai pas pu faire de folies.

XANTUS.

Cela est vrai. Mais enfin on dit que tu as du jugement, de la raison, de l'esprit; cela me fait plaisir: je serais bien aise d'établir une petite lutte entre nous.

ESOPE.

Vous commencerez donc par m'affranchir; autrement, il ne peut pas y avoir de lutte.

XANTUS.

Pourquoi cela?

ESOPE.

Sire lion voulut, un beau matin,
Avec messer renard disputer de vîtesse;
On devait choisir le terrain,
Le mesurer avec justesse;
Et le lion promettait bien,
Si le renard l'emportait en prestesse,
De reconnaître sa faiblesse,
Malgré son rang de souverain.
Tout autre, sûr de la victoire,
Comme le renard l'eût été,
Aurait accepté
Le traité.
Celui-ci ne voulut point croire
A cette grande loyauté:

Il pensait que la sûreté
Valut toujours mieux que la gloire.
Il alla donc, avec humilité,
Avouer à sa majesté,
Qu'il se sentait peu fait pour lutter avec elle;
Et comme un sien ami fidelle
Blâmait cette fausse terreur:
Ma crainte, lui dit-il, est fondée et réelle:
Son pied trop lourd n'eût pas été vainqueur;
Mais le mien trop léger m'aurait rendu rebelle;
Ce n'est pas du pied que j'ai peur,
C'est de la griffe qu'il recelle.

La lutte n'est pas de saison
Lorsque l'esclave a pour rival son maître;
Il ne peut qu'avoir tort, et le plus grand peut-être
Serait celui d'avoir raison.

XANTUS.

Il paraît que tu es fort pour les apologues; mais celui-ci ne prouve rien. Je te permets de bon cœur d'avoir raison aussi souvent que tu pourras.

ESOPE.

Oui, à condition que je ne le pourrai jamais. Mais pour me donner une preuve de votre bonne foi, commencez du moins par convenir que rien n'est plus raisonnable que l'union pour laquelle je vous parle.

XANTUS.

Ah! t'y voila revenu! mais pour parler de cette union, sais-tu si elle est dans l'ordre des choses possibles, si elle ne blesse pas les convenances; sais-tu dans quelle famille tu veux voir entrer un jeune-homme sans nom, sans état?

ESOPE.

Dans la famille d'un philosophe.

XANTUS.

Mais de quel philosophe!

(N°. 22.) AIR *du vaudeville de M. Guillaume.*

Ceint de laurier, tout rayonnant de gloire,
Xantus déja dans la Grèce fameux,
Va dans les fastes de l'histoire
Instruire nos derniers neveux.
Flambeau du monde, honneur de sa patrie,
Chacun dira, célébrant ses vertus,
Il eut talens, science, modestie;
Rien n'égala Xantus.

ESOPE, *souriant.*

Voilà ce que diront vos derniers neveux; mais consultez Xantippe, pour savoir si elle en dira autant?

XANTUS.

Malgré le peu de fortune de Clitophon, je l'aurais peut-être préféré; mais loin qu'il fasse des progrès, je ne l'ai jamais vu moins sage, que depuis qu'il devrait chercher à le devenir davantage.

ESOPE.

Oh! pour cela, ce n'est pas sa faute; prenez-vous-en aux dieux qui le veulent ainsi.

XANTUS.

Et qu'ont les dieux de commun, s'il vous plaît, avec la folie de Clitophon?

ESOPE.

(N°. 23.) AIR *du vaudeville de l'Opéra comique.*

Depuis qu'au mont Ida, Paris
Choisit la reine de Cythère,
Minerve a vu des ennemis
Dans l'Amour, comme dans sa mère.
Cupidon n'a, depuis ce jour,
Jamais pu calmer la déesse;
Et des lieux où paraît l'Amour,
S'envole la sagesse.

XANTUS.

XANTUS.

Contes en l'air !

ESOPE.

Il n'y a que l'hymen qui puisse les mettre d'accord, et d'ailleurs, de quelle nécessité est cette prétendue sagesse dans le ménage.

(N°. 24) AIR *des Petits Montagnards.*

Si votre fille vous est chère,
Il faut l'unir à son amant :
Il sait aimer comme il sait plaire ;
N'est-il donc pas assez savant ?
Tel que l'on admire à la ronde,
De sa maison fait le malheur ;
C'est l'esprit qu'il faut dans le monde ;
Dans le ménage, c'est le cœur.

XANTUS.

Je conçois que tes sophismes pourraient éblouir le vulgaire ; mais je ne me laisse point aller aussi facilement, et malgré tes efforts, jamais je ne consentirai à donner ma fille à un autre qu'un philosophe, qu'un sage.

ESOPE.

Et quel est le sage qui voudra devenir l'époux d'une jeune personne dont il ne pourra avoir le cœur ? Moi, qui suis aussi sage qu'un autre, je m'en garderais bien.

XANTUS.

Pauvre esclave, qui veut se vanter d'être sage ! et qui t'a appris à l'être ?

ESOPE.

La raison naturelle, qui m'a appris à distinguer ce qui est bien, de ce qui est mal.

XANTUS.

Eh bien ! puisque la raison naturelle t'a enseigné tant de belles choses, réponds-moi. Un de mes disciples m'a prié, hier, de lui dire ce qu'il y a de plus mauvais dans le monde; je dois lui répondre aujourd'hui, que lui dirai-je ?

ESOPE.

Ce qu'il y a de plus mauvais ? mais c'est facile. Dites lui que c'est la langue.

XANTUS.

Comment la langue ?

ESOPE.

Oui,

(Nº. 25.) AIR : *Une fille est un oiseau.*

La langue est un des fléaux
Faits pour accabler le monde,
Elle est la source féconde
D'où découlent mille maux ;
Par elle l'on s'injurie,
On médit, on calomnie,
On déchire sa patrie
Par l'intrigue et les complots ;
Par elle on trouble la terre,
On alimente la guerre....
Par elle un bavard maudit
Sans pitié nous étourdit.

XANTUS.

Tu peux avoir raison. Mais le même disciple m'a demandé en même temps ce qu'il y avait de meilleur. Que lui répondrai-je ?

ESOPE.

La langue.

XANTUS.

Comment ? et ne viens-tu pas de dire que c'est ce qu'il y a de plus mauvais ?

ESOPE.

Même air.

C'est un présent enchanteur
Fait à l'espèce mortelle ;
Par elle, d'une cruelle
On désarme la rigueur ;
De la loi pour l'innocence,
On invoque l'assistance,
On console l'indigence,
On célèbre le vainqueur ;
On fait la paix par la langue,
Par elle on plaît, on harangue....
C'est par elle que l'esprit
Nous amuse et nous instruit.

XANTUS, *à part.*

Cet esclave me confond. (*haut.*) Je suis content de tes définitions, et je te promets de te récompenser.

ESOPE.

La meilleure manière serait de m'accorder ma liberté et de consentir au mariage des deux jeunes gens.

XANTUS.

Tu es un personnage trop précieux pour qu'on se décide ainsi à se priver de toi ; et quant au mariage, tu sais mes intentions ; au reste, je verrai.

ESOPE, *à part.*

Et moi aussi.

XANTUS.

En attendant tu seras employé aux travaux du jardin ; j'ai fait dire à Marsès, mon jardinier, de venir.

SCÈNE X.

MARSÈS, ESOPE, XANTUS.

MARSES.

On m'a dit que mon maître me demandait, et je viens savoir ce qu'il y a pour son service.

XANTUS.

Je t'ai fait venir, pour te donner un nouveau compagnon. Cet esclave que tu vois-là est destiné à t'aider dans les travaux du jardinage.

MARSES.

Çà ! et que voulez-vous que j'en fasse ? Il n'est bon qu'à une chose, c'est à remplacer le petit moulin à vent qui était au milieu du jardin pour effrayer les oiseaux, et que le grand vent a cassé.

ESOPE.

C'est toujours quelque chose. Il y a tant de gens qui ne sont bons à rien. D'ailleurs je vaudrai mieux que ton moulin.

MARSES.

Sûrement; parce que, lorsque les oiseaux s'en approchaient un peu, ils finissaient par s'enhardir et se moquer de lui, au lieu que toi, plus on t'approche et plus tu fais peur.

ESOPE.

C'est que je suis le contraire de beaucoup d'autres, qui sont terribles de loin, et qui ne sont rien moins que cela quand on les regarde de près.

XANTUS.

Tu seras bien aise de l'avoir, je t'assure ; il t'amusera.

(N°. 26.) AIR : *Le petit mot pour rire.*

S'il ne t'est pas d'un grand secours,
Tu riras, car il a toujours
Quelque bon mot à dire.

MARSES.

Je le prends donc sans différer,
Tant de gens nous ont fait pleurer
Qu'on doit aimer, les gens qui nous font rire.

XANTUS.

Tu t'en charges donc ?

MARSES.

Oui, seigneur. Il a l'air d'un bon diable ; je trouverai à l'employer.

XANTUS.

Mais il faut le ménager, entends-tu bien ?

MARSES.

Oh ! ne craignez rien, je ne le fatiguerai pas trop, j'aurais peur de le déformer.

ESOPE.

Ah ça ! puisque nous allons vivre ensemble, dis-moi un peu quel est ton genre de vie ? car il faut que je connaisse.....

MARSES.

Il est bien simple.

(N°. 27.) AIR : *Du parlement.*

Je suis levé de grand matin
Pour travailler au jardinage,
Pendant que je suis au jardin,
Ma femme fait notre ménage,

Je sors content, je rentre gai,
Le travail ne m'étonne guère.
Plus je me trouve fatigué,
Plus je jouis de ne rien faire.

ESOPE.

Cet homme-là est philosophe. Tu es donc marié ?

MARSES.

Sans doute, je le suis, et je ne voudrais pas pour bonnes choses ne pas l'être.

ESOPE.

Et tu as épousé, apparemment, une femme que tu aimais et dont tu étais aimé.

MARSES.

Belle question ! comme si l'on pouvait s'épouser sans cela.

ESOPE.

Demande à ton maître, il te prouvera que ce n'est pas du tout nécessaire.

MARSES.

Oh ! je sais bien que le seigneur Xantus prouve tout ce qu'il veut, mais pour cela je ne crois pas qu'il le veuille; ce serait comme s'il entreprenait de prouver que tu es un joli garçon, toi.

ESOPE.

L'un serait plus facile que l'autre, car la beauté n'est qu'affaire de convention, tandis que l'amour est un sentiment réel.

MARSES.

Parbleu ! puisque nous voilà jetés dans les raisonnemens, il faut que je vous prie de m'éclaircir l'esprit

sur un point qui m'a toujours intrigué et qui regarde la philosophie comme le jardinage.

XANTUS.

Voyons, parle, je te promets de te satisfaire.

MARSÈS.

Dites-moi donc pourquoi les herbes et les fleurs que je plante et cultive moi-même, avec le plus grand soin, ne profitent qu'à peine, tandis que les mauvaises herbes que la terre produit d'elle-même, croissent plus vîte que je ne voudrais.

XANTUS, *hésitant.*

Mais... mon cher Marsès... la raison est.... toute simple... et il est... facile de t'expliquer cela. Tu sens bien que cela est ainsi.... parce que.... cela doit-être. Attendu que.... la providence... régit tout, et que c'est la providence qui le veut ainsi.

MARSÈS.

La providence ! ah ! c'est donc la providence qui fait ça ? Mais....

ESOPE.

Ne vois-tu pas que cette question n'est pas digne du seigneur Xantus ? et que c'est pour cela qu'il n'y veut pas répondre. S'il veut me le permettre, je vais le faire pour lui.

XANTUS, *d'un air contraint.*

Voyons, je le veux bien.

ESOPE.

Ecoute.

Une veuve avait des enfans
Qu'elle aimait, comme une mère ;
Certain concours d'événemens

Rendit, pour finir une affaire
Qui durait depuis trop long-tems,
Un second hymen nécessaire ;
Celui qui reçut ses sermens
Etait lui-même veuf et père.
Les enfans de la femme étaient vilains, ingrats,
Ceux de l'époux bien élevés, aimables ;
Elle n'en disconvenait pas,
Et pourtant les égards et les soins délicats,
Les bonbons, les mets agréables,
La meilleure place au repas
Etaient toujours pour ses fils véritables.
Ceux qu'au contraire elle avait adoptés,
Nourris de pain noir et d'eau claire,
Mal vêtus, comme maltraités,
Voyaient, malgré les soins du père,
S'engraisser des enfans gâtés,
Ignorans, méchans, entêtés,
Et dont on n'aurait su que faire.

C'est ainsi qu'en agit la terre.
Elle ne voit qu'avec chagrin
Les plantes qu'on la force à nourrir dans son sein ;
C'est une famille étrangère
Qu'elle repousse avec dédain.
A ses propres fruits, au contraire,
Ses biens, ses trésors sont communs ;
Elle répand sur eux ses sucs et ses parfums,
S'épuise pour les satisfaire,
Elle est marâtre pour les uns
Et pour les autres bonne mère.

MARSES.

C'est ça, mon ami, c'est ça même. Tu as raison. N'est-ce pas, Seigneur?

XANTUS.

C'est fort bien expliqué, et tu dois être content de lui. Esope, ta comparaison est fort juste.

ESOPE.

Trouvez-vous ?

XANTUS.

Oui, je l'avoue.

ESOPE.

Pour Marsès, mais non pas pour un philosophe qui doit savoir que toutes les plantes incultes ou soignées, venues d'elles-mêmes ou déposées exprès, sont des enfans de la terre qui ont tous les mêmes droits et la même part à ses bienfaits. Un pareil sophisme ne peut l'éblouir. Mais il satisfait davantage l'esprit d'un homme peu éclairé, qui ne peut concevoir les grandes vues de la providence, et à qui ce mot ne dit rien.

XANTUS.

Cela est vrai. (*à part.*) Cet impertinent esclave a un air de triomphe qui me déplaît.

MARSES.

Moi qui ne suis pas si savant, j'aime tant ta définition, que je veux te donner les plus belles fleurs de mon jardin.

ESOPE.

Donne-les plutôt à ta femme, elle les mérite plus que moi.

MARSES.

Et pourquoi cela?

ESOPE.

C'est qu'elles lui coûtent plus de peine.

MARSES.

Bah! elle n'y travaille pas!

ESOPE.

Non, mais,

(N°. 28.) AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Elle doit voir avec chagrin
Les plantes que ta main cultive;
Elle doit haïr ton jardin,
Puisque loin d'elle, il te captive;
Quand tu vas travailler pour nous,
Tu la fuis, et tu la chagrines,
Les fleurs qu'élève son époux,
N'ont pour elle que des épines.

XANTUS.

C'est assez. Marsès, indique à Esopé son logement. Toi, suis-le, et tu viendras me retrouver ici, j'aurais quelque chose à te dire.

MARSES.

Allons, viens, j'aurai soin de toi, n'aie pas peur.

ESOPE.

Je te suis.

SCÈNE XI.

XANTUS, *seul.*

CE présomptueux esclave a l'air de me narguer effrontément. Il affecte une supériorité qui me déplaît. --- Il est capable de se croire plus savant que moi! --- Je suis piqué au vif. --- Je veux lui apprendre à qui il a affaire, et lui montrer combien peu je le crains, malgré sa réputation d'Ammorium. (*Il va s'asseoir à son bureau.*) Mais ne m'exposais-je pas un peu? --- Ce misérable esclave semble avoir réponse à tout! -- Bah! ce n'est que du jargon! nulle profondeur! nulle érudition! d'ailleurs j'ai toujours moyen de me

tirer d'affaire ! peut-être ne devrais-je pas lutter avec un esclave, mais cet esclave me brave, il faut le confondre.

(*Il écrit.*)

(N°. 29.) AIR *nouveau*, *de Doche.*

Jamais le Lion généreux,
Des bois monarque dangereux,
N'attaqua le faible reptile ;
Mais si le reptile orgueilleux,
Ose, d'un air audacieux,
Elever sa tête débile,
Il sourit à son ennemi ;
Et sans s'émouvoir, sans colère,
Laisse tomber son pied sur lui,
Et l'écrase dans la poussière.

SCENE XII.

ESOPE, XANTUS.

ESOPE.

JE reviens, seigneur, comme vous me l'avez ordonné. Auriez-vous quelque heureuse nouvelle à m'apprendre ?

XANTUS.

Si tu en doutes, ce ne sera pas pour long-tems.

ESOPE.

(N°. 30.) *Réveillez-vous, belle endormie.*

Des biens, des rangs, d'une autre classe,
Jamais je ne fus envieux,
Mais toujours j'enviai la place
De celui qui fait un heureux.

XANTUS, *se levant.*

Doucement ! la chose n'est pas encore faite, il y a une petite condition à remplir qui, certes, ne présentera pas de grandes difficultés à un sage comme toi, mais à laquelle je tiens irrévocablement.

ESOPE.

Une condition ?

XANTUS.

Oui, cet écrit t'instruira de tout ; je te quitte pour te donner le tems de te préparer ; tout-à-l'heure je t'amènerai des témoins de ton triomphe.

SCÈNE XIII.

ESOPE, *seul.*

QUE veut-il dire ? voyons.

« Je, Xantus, professeur, sénateur, etc. etc. m'en-
» gage par le présent écrit à unir ma fille à Clitophon,
» et à affranchir l'esclave Esope, à condition que ledit
» esclave trouvera moyen de me parler à moi, Xantus,
» d'une chose dont je n'aurais jamais entendu parler.
» Et pour preuve de ma bonne foi, j'ai signé. »

XANTUS.

Je vois d'ici le raisonnement du philosophe. On doit me parler de quelque chose que je ne sache pas ; or je sais tout, donc je saurai ce dont on me parlera, ou du moins, si je ne le sais pas, je ferai semblant de le savoir. Eh bien ! faisons, nous, qu'il ne lui reste pas même cette ressource, et usons de ruse, puisqu'il le faut.

(N°. 31.) AIR *de la Revanche forcée.*

Faisons adroitement usage
Des armes de notre agresseur,
Et tournons à notre avantage
Ce qui dut le rendre vainqueur.
De son imprudent artifice
Punissons la témérité,
Et sous les coups de l'avarice
Faisons tomber la vanité.

SCÈNE XIV.

CLITOPHON, LESBIA, ESOPE,
(arrivant séparément.)

CLITOPHON.

EH bien! Esope, quelle nouvelle?

LESBIA.

Qu'y a-t-il donc, Esope? Ma mère se fâche et mon père m'a envoyé en riant pour savoir si tu étais prêt, et pour me charger de te dire qu'il va venir. Il prétend qu'il s'agit de moi.

ESOPE.

Oui, sans doute; votre père a remis la décision de votre sort entre mes mains, et je m'en occupe.

CLITOPHON.

Que veut-il dire?

LESBIA.

Je n'en sais rien. Explique-toi donc?

ESOPE.

Que demandez-vous de plus ? Dire que votre bonheur dépend de moi, n'est-ce pas dire que vous serez heureux ? Modérez votre impatience, vous allez bientôt tout savoir.

CLITOPHON.

Est-il bien possible, ma chère Lesbia, que nous devions être unis ?

LESBIA.

Je n'ose pas me livrer à cette flatteuse espérance.

ESOPE, *se levant.*

Oui, vous serez unis, j'ose vous le promettre, et moi je serai libre.

(N°. 32.) AIR *des Paroles et la musique.*

Le hasard sert mon espérance
Au-delà même de mes vœux ;
Grace aux soins de la Providence,
Nous allons tous trois être heureux.
Le sort, sensible à notre peine,
Va mettre fin à nos malheurs,
Et briser une lourde chaîne
Pour en former une de fleurs.

SCÈNE XV et dernière.

XANTUS, XANTIPPE, ESOPE, LESBIA, CLITOPHON, MARSÈS, ELÈVES, ESCLAVES.

XANTIPPE.

En vérité, cette dernière folie mérite une punition exemplaire. Depuis dix-huit ans que je vous vois

faire tous les jours des sottises, je n'en ai pas encore vu une de cette force-là.

XANTUS.

Patience, Xantippe, vous verrez si je suis fou. (*A Esope.*) J'amène, suivant ma promesse, des témoins de ton triomphe, et je viens recevoir ta réponse : est-elle prête ?

LESBIA.

Ah ! mon père ! ce que dit Esope est-il vrai ? Vous ne vous opposez plus à mon union avec Clitophon ?

XANTUS.

Non, cette union dépend maintenant de lui.

LESBIA.

Mais il prétend qu'il n'y a plus d'obstacles.

CLITOPHON.

Ah, seigneur !

XANTUS.

Vous avez l'air bien assurés. Esope est-il donc si certain de son fait ?

XANTIPPE.

Je le désirerais de toute mon ame, et je donnerais cent talens pour que cet esclave vous confondît. Cela vous apprendrait peut-être à ne pas faire de pareilles extravagances, et donnerait un bon coup de fouet à cette vanité insupportable qui ne vous fait jamais faire que des sottises.

XANTUS.

Ne craignez rien, Xantippe. Cet air d'assurance ne m'effraie pas. Je suis sûr de moi.

MARSES.

Ne vous y fiez pas, seigneur Xantus. Vous savez qu'il a plus d'esprit qu'il n'est laid; vous avez vu tout à l'heure comme il m'a expliqué mon affaire.

LESBIA.

Je n'y comprends rien.

CLITOPHON.

Ni moi.

XANTUS.

Paix! vous savez ce dont il s'agit; j'ai demandé à Esope de me parler de quelque chose dont je n'aurais jamais entendu parler que par lui.

ESOPE.

Cela est vrai, et voici ma réponse.

XANTIPPE.

Vous croyez donc tout savoir, pauvre homme! et moi qui ne suis pas grande logicienne, je vous ai fait cent fois des demandes qui sont toujours restées sans réponse.

XANTUS.

Un moment de silence, s'il vous plaît. Lisons.

ESOPE.

Vous êtes témoins de nos conventions. Lisez.

CLITOPHON.

Je tremble!

LESBIA.

LESBIA.

Amour ! ne souffre pas que notre espoir soit trompé.

XANTUS.

Qu'est ceci? qu'est-ce que cela signifie ? « Je, Xantus, « professeur, sénateur, etc. reconnais que mon père, « en mourant, est resté débiteur à la famille Clitophon, « de la somme de deux mille talens, qui ne lui ont « pas été payés, et je m'engage, par le présent écrit, « à lui restituer ladite somme dans le délai de quinze « jours. » — Que veut dire ce galimathias?

ESOPE.

Comment galimathias? rien n'est plus clair, ni plus certain; cet argent a été prêté à votre famille.

XANTUS.

Quel conte !

ESOPE.

Et vous le paierez, parce que vous le devez.

XANTUS.

Cela est faux!

ESOPE.

Comment, vous niez vos dettes ?

XANTUS.

Jamais je ne l'ai reconnue.

ESOPE.

Vous oseriez soutenir que vous n'aviez pas connaissance de cette créance de Clitophon?

XANTUS.

Très-certainement.

ESOPE.

Que vous n'en aviez jamais entendu parler?

XANTUS.

Jamais!

ESOPE.

Jamais! Donc je suis libre et ces jeunes gens sont époux!

XANTUS.

Comment? que voulez-vous dire? que prétendez-vous?

XANTIPPE.

Vous faire tenir votre parole. Vous avez perdu et très-bien perdu, infaillible personnage! Vous en passerez par là. Pour moi, j'en suis fort aise, et j'accepte de bon cœur Clitophon pour gendre, ne fût-ce que pour vous contrarier.

CLITOPHON.

Ah! Madame! combien je vous dois!

XANTIPPE.

Oh! vous ne me devez rien du tout! ce que j'en fais n'est pas pour vous faire plaisir, je vous assure.

XANTUS, *à part.*

Je suis joué, confondu par un esclave!

LESBIA, *passant du côté de son père.*

(N°. 33.) AIR *de Florian.*

Ah! mon père, votre tourment
Me fait plus de mal que les nôtres,
Je fuis des bras de mon amant
Et je retourne dans les vôtres.
Clitophon est cher à mon cœur,
Mais j'y renonce pour vous plaire,
Quel enfant voudrait d'un bonheur
Qui coûte une larme à son père!

ESOPE.

Seigneur, je ne vous parle pas de moi; je suis un étranger qu'il doit vous être indifférent de perdre ou de garder, mais ces enfans....

(N°. 34.) AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Seigneur, regardez-les tous deux,
C'est vous seul qui causez leur peine,
Quand vous pourriez serrer pour eux
Les nœuds de la plus douce chaîne;
Menez votre fille à l'autel;
Votre cœur tout bas doit vous dire :
Auprès de l'amour paternel,
Il faut que l'amour-propre expire!

XANTUS.

Eh bien! je me rends. Aussi bien, faut-il toujours finir par là, puisque j'ai perdu! Je ne le conçois pas encore! ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il a bien fait d'agir d'adresse! car s'il avait parlé de quelque science, de quelque art que ce pût être, il ne pouvait pas manquer de perdre.

LESBIA.

Mon cher Esope, combien nous te chérirons tous deux!

ESOPE.

Aimez-moi, je vous en prie, mais sur-tout aimez-vous bien.

(N°. 35.) AIR : *Dans ce vallon, où du plaisir.*

Si vous voulez, jeunes époux,
Bénir toujours votre existence,
Soyez fidelles, aimez-vous,
Le bonheur est dans la constance;
Le joug de l'hymen quelquefois
Pèse, et se supporte avec peine,
Il faut pour alléger son poids
Que l'amour soutienne la chaîne.

VAUDEVILLE.

XANTIPPE.

AIR: *Vaudeville d'Arlequin Joseph.*

En faisant votre esclave maître,
Du sort de votre unique enfant,
Vous nous avez bien fait connaître
Jusqu'où va votre jugement.
Votre esprit sûr de sa logique,
Ne prévoyait pas un revers,
Mais l'amour-propre est un optique
Qui nous fait voir tout de travers.

XANTUS.

J'ai fait peut-être une imprudence,
Et je sens que je m'exposais,
Quoiqu'à l'aide de ma science,
Je fusse assuré du succès.
Mais je n'eus point tort de le faire,
Malgré le danger d'un revers:
Quand on fait des heureux, ma chère,
On n'agit jamais de travers.

MARSES.

Je pense bien comme vous faites,
Les braves gens sont trop heureux
De faire pour les gens honnêtes,
Ce que ceux-ci feraient pour eux.
Mais il existe une autre classe,
Sur qui l'on a les yeux ouverts,
Qu'un honnête-homme, quoiqu'en face,
Ne regarde que de travers.

CLITOPHON.

Chaque dieu descend sur la terre,
M'apporter ses dons les plus doux;
Minerve vous nomme mon père,
L'amour me nomme son époux.
La fortune eût aussi sans doute,
Apporté ses trésors ouverts;
Mais hélas! elle n'y voit goutte,
Elle aura marché de travers.

ESOPE.

Souvent la plus belle logique,
Ne sert qu'à prouver une erreur;
Souvent l'argument sans réplique,
N'est qu'un sophisme séducteur;
Souvent l'esprit le plus lucide,
Voit tout les objets à l'envers:
C'est en prenant son cœur pour guide,
Qu'on ne va jamais de travers.

LESBIA, *au public.*

D'une bienveillante indulgence,
L'auteur tremblant a bien besoin,
Ce portrait qu'il fit *sans séance*,
De son grand modèle est bien loin;
Mais du moins, si sa main peu sûre,
L'a faiblement peint dans ses vers,
Il l'a bien peint d'après nature,
Car il l'a fait tout de travers.

FIN.